



CULTURE EN MOUVEMENT

Mémoire & transmission

Héloïse De Visscher

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente



CD.G.A.I.

CDGAI
Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



Mémoire & transmission

Auteure
Héloïse De Visscher - CDGAI

Concept et coordination
Marie-Anne Muyshondt - CDGAI

Collection Culture en mouvement - 2011

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe
Présidente du C.D.G.A.I.
Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope
legraphoscope@gmail.com

**Des réactions à nous communiquer,
des expériences à partager,
des questions à poser à l'auteur,
des collaborations à envisager ?**

**Centre de Dynamique des Groupes
et d'Analyse Institutionnelle asbl**

Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B.4102 - Seraing
Belgique

Marie-Anne MUYSHONDT
Coordinatrice Education permanente
marie.anne@cdgai.be
www.cdgai.be

Horaire : 9h à 13h et de 14h à 17h

Les publications d'éducation permanente du CDGAI

La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront, collectivement, d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement.

Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de domination et d'oppression sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

La collection Culture en mouvement

La collection «Culture en mouvement» a été développée au départ d'un cheminement apparenté à la recherche-action. Les livrets de la collection abordent les questions de la création culturelle, du récit de vie, de la narration, des ateliers d'écriture, des fonctionnements collectifs, de la reconnaissance de l'Autre versus mépris, de l'identité en création, de la transmission, des partenariats, de la dimension politique de la musique, des luttes sociales, du sentiment d'appartenance, des étiquettes et des stéréotypes...

Deux expériences collectives sont la source d'inspiration et de réflexion des publications 2011 de la collection «Culture en mouvement» : les projets «Bobine-Bibliothèque de Droixhe» et «Albalianza». Nous tenons à remercier chaque partenaire, interlocuteur, intervenant de ces deux projets de l'accueil qu'ils nous ont réservé, de la franchise de nos échanges, les cheminements et prises de conscience qu'ils nous ont ouverts et qui ont permis de mûrir les publications proposées dans cette collection.



SOMMAIRE

Introduction	9
Fiche 1 Culture : une crise des transmissions	10
Fiche 2 Se connaître soi-même	13
Fiche 3 Les choix politiques en héritage	18
Fiche 4 Déracinement et rupture avec la tradition	23
Fiche 5 La mémoire sociale / collective	29
Bibliographie	36
Bibliographie complémentaire	37
Annexe 1 «Bobine-Bibliothèque»	39
Annexe 2 «Albalianza»	41





INTRODUCTION

Transmettre ? Des savoirs, des croyances, des coutumes, des traditions... autant de patrimoines qui permettent de lutter contre l'oubli, de donner des racines et des ailes. Aujourd'hui, la multiplication des fractures sociales - familiales, générationnelles, culturelles, numériques ou encore économiques - bousculent la verticalité des mécanismes de la transmission des héritages ramenant ainsi à l'avant de la scène la contradiction dialectique singulière du conservatisme et du changement. Que se transmet-on d'une génération à l'autre ?

Quels problèmes cela pose-t-il ? Comment passer du statut d'apprenant, de récepteur à celui d'auteur et d'acteur social en réinventant de la culture et des savoirs ? Comment se libérer des aliénations, du conformisme, des habitudes ? Comment, en tant qu'animateur, en tant qu'acteur social agissons-nous pour contribuer ensemble à ce regard critique ?

«Notre héritage n'est précédé d'aucun testament» écrivait René Char en 1946. Il est pourtant de notre responsabilité de garder la force de ce patrimoine dont les liens et lieux communs fondent autant notre filiation que notre affiliation à un projet d'humanité.

Ce livret éclaire la ligne de pensée de cinq auteurs à travers une thématique essentielle : les liens entre héritage, transmission, tradition et émancipation.

Les quelques textes présentés ont été choisis en résonance aux deux expériences singulières présentées en annexe.

Chaque texte est présenté sous forme d'une fiche de lecture, résumant le texte original et la pensée de l'auteur.

fICHE 1



Culture : une crise des transmissions

Texte présenté

Molénat, X., Interview de Dominique Pasquier, sociologue. Culture : une crise des transmissions. *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n°4, septembre-octobre-novembre 2006.

Xavier Molénat, journaliste pour le magazine Sciences Humaines, interviewe la sociologue Dominique Pasquier.

Idées clés

Au départ d'une recherche effectuée par la sociologue Pasquier, Xavier Molénat aborde un questionnement actuel sur la transmission de la culture.

La problématique interrogée

«La culture classique n'est aujourd'hui plus transmise à la jeunesse, hormis pour sa fraction la plus favorisée. [...] Faut-il s'en inquiéter ?» (p.42)

Le cadre de la recherche et l'émergence d'un nouveau questionnement

La sociologue interrogée a entrepris une recherche sur les pratiques culturelles des jeunes. Pour ce faire, elle a travaillé dans trois lycées français : deux écoles de banlieue et un lycée réputé, où l'on fait face à une sélection scolaire et sociale. L'étude nous montre «une culture juvénile rigide, très normative et fortement clivée entre garçons et filles.» (p.42)

Ce résultat pousse Pasquier à aborder la culture héritée, c'est-à-dire la culture familiale et institutionnelle, et la culture des pairs. La jeunesse privilégierait cette dernière.

L'étude, basée au départ sur la culture de la jeunesse, pousse donc la sociologue à mettre en avant un questionnement sur les transmissions entre les générations.

Une différence sociale et scolaire

La sociologue explique que ce passage d'une étude sur les pratiques culturelles de la jeunesse à un tel questionnement provient de la grande différence observée entre les lycées. Celui où se pratique la sélection sociale scolaire montre une transmission de «sous-culture du haut», où la transmission culturelle est importante : vacances culturelles, visite de musée, conservatoire, ... le lien avec la culture est maintenu, conservé par les parents. Ceux-ci limitent également l'introduction des nouveaux médias dans la vie familiale : pas ou peu de télévision, de jeux vidéos,... La culture est cadrée dans la sphère familiale. Le lycée pousse encore davantage à ce cadre culturel.

Les lycées de banlieue montrent une approche de la culture très différente. Selon la sociologue, «il n'y a plus de transmission volontaire de la part des parents.» (p.42). Par contre, la culture des pairs est renforcée et mise en avant. C'est le lien social qui importe et qui met en avant la musique, la télévision... les nouvelles techniques de communication augmentent cet état de fait (internet, téléphones portables). Autre constat : «il est très difficile pour les jeunes d'aimer quelque chose que les autres n'aiment pas.» (p.42). Dès lors, la transmission de la culture parentale ne passe plus car elle est très différente de celle des pairs. Elle ne lui correspond pas.

L'absence de conflit générationnel

Pour la sociologue, si la culture majoritaire a toujours existé, autrefois, il y avait un conflit générationnel : la culture de la jeunesse contre celle des parents. Actuellement, il ne s'agit plus de conflit, mais d'une «cohabitation très paisible» (p.42).

Le jeune a son espace personnel et il n'existe plus ou très peu d'objets culturels communs. Il y a donc une «privatisation de la culture pour les jeunes» (p.43). Nous ne sommes pas dans un contexte de démission parentale, mais dans un nouveau modèle familial. Le parent, s'il pousse son enfant à lire des choses différentes ou s'il lui interdit, par exemple, la possession d'un téléphone portable, le marginalise.

L'allongement de la scolarité

La «vie en groupe» des jeunes entre eux, dure à présent plus longtemps qu'autrefois. L'adolescence est plus longue. La sociologue résume la situation de la manière suivante : «On a donc une offre culturelle qui explose, au moment où les parents accordent une large autonomie à des jeunes qui vivent de plus en plus longtemps entre pairs.» (p.43).

La transmission parentale s'y percute. Il y a une rupture de transmission qui peut poser des problèmes.

D'une part, l'être se construit par l'opposition à quelque chose. S'il n'y a pas de communication, l'opposition et la différenciation ne peut s'effectuer et donc la construction de l'identité du jeune peut en pâtir. D'autre part, des pans entiers de culture sont inconnus aux jeunes, ce qui pose des problèmes dans l'enseignement : on transmet des contenus qui n'ont pas de sens dans l'univers culturel.

Le genre

Enfin, la sociologue constate un «renforcement des clivages de sexe» (p.43).



fICHE 2

Se connaître soi-même

Texte présenté

Artaud, G., *Se connaître soi-même. La crise d'identité de l'adulte*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1990

Artaud, Professeur en sciences de l'éducation, témoigne de son trajet personnel quant à la connaissance de soi-même. Dans son cheminement introspectif, il aborde la question des valeurs intérieures.

Idées clés

Valeurs culturelles contre valeurs personnelles

Artaud débute son texte en expliquant qu'il a éprouvé un désaccord en lui-même, par rapport à certaines valeurs culturelles qu'il avait intériorisées. Ces valeurs ne lui correspondaient plus, mais il tentait tout de même de s'y accrocher car il craignait le rejet par les siens s'il s'en détachait.

Pour résoudre ce conflit, Il a dû interroger ses valeurs, afin de voir le bien-fondé de leur présence en lui.

«Au moment où des valeurs de ma culture, qui me sont devenues trop extérieures, sont en train de s'effriter, je me vois contraint, si je veux savoir qui je suis et en quel sens m'orienter, de redéfinir mes propres valeurs intérieures.» (p.119)

Des modèles divers qui se percutent

Les valeurs que nous avons intériorisées proviennent des générations précédentes, qui ont établi des socles stables sur lesquels nous nous appuyons depuis notre jeune âge. Il s'agit donc d'un modèle culturel que nous avons intériorisé.

Mais d'autres modèles existent et leur existence «démystifie» les valeurs traditionnelles qui sont en nous. Nous sommes perdus face à la possibilité d'autre chose, par la recherche potentielle de nouveaux repères. Il faut donner une «signification à son existence» (p.120) et la perte de repère entraîne de la frustration. Nous sommes face à une crise de valeurs.

La difficulté est alors de faire face à ces modifications

Que faire ? Faut-il conserver ses valeurs ou les rejeter en bloc ? Ce dernier point peut constituer un risque important car, si la personne fait ce choix, elle passe d'un extrême à l'autre.

Cette crise des valeurs doit être interrogée, avant toute chose, afin de vérifier si les valeurs qui nous sont propres nous correspondent réellement. « Les valeurs qui entendent régler le fonctionnement de la personne humaine ne peuvent en effet qu'émaner de l'intérieur de l'homme » (p.122). Ces valeurs poussent l'homme à se dépasser, à se rapprocher de lui-même, de ce qu'il est. Les valeurs culturelles peuvent pousser l'individu à développer des capacités importantes, et d'autres peuvent le pousser à devenir un être qui ne lui correspond pas.

Un nouveau contact avec soi

Une valeur a deux rôles :

- ◆ Elle assure la cohésion sociale.
- ◆ Elle aide «l'homme à rejoindre en lui ce centre dans lequel elle prend racine et en dehors duquel elle perd son sens» (p.123).

L'humain doit pouvoir reformuler les valeurs de sa culture pour en retrouver le sens en lui-même.

Il s'agit donc de «vérifier» la valeur qui se trouve en nous et tenter de comprendre le processus de son élaboration, pour la remettre en lien avec ce qui a été vécu.

La valeur, qui provient de l'extérieur de soi et qui a été présentée comme une vérité, doit renaître à l'intérieur de soi et se transformer. La valeur culturelle «s'élabore à partir de ce que je vis, elle est la signification même de mon expérience en train de se dévoiler» (p.125).

Il s'agit donc de reprendre contact avec soi-même. La valeur, réintégrée ainsi à partir de soi-même et non de l'extérieur, va modifier la conduite. Cette valeur est recrée et «perd son caractère de slogan et l'engagement qu'elle suscite est d'une tout autre qualité : je ne me considère plus comme objet au service d'une cause extérieure à moi [...] je lutte pour une vérité que j'ai sentie renaître en moi» (p.125).

Le fait de recréer ses valeurs change l'homme. Le système de valeurs de la culture est transformé.

Une nouvelle communication avec l'autre

En effectuant ce travail de prise de distance par rapport aux valeurs, l'auteur se sent de plus en plus étranger parmi les siens : ses réactions sont différentes, ses représentations également.

Pour être accepté et se sentir appartenir à un groupe, il a renié des aspects de lui-même. À présent, il les retrouve. Dans cette retrouvaille, il vit davantage l'épreuve de la solitude. Mais il amorce autre chose : il perçoit une autre manière de «communier». Il est alors membre d'une communauté bien plus étendue que son groupe d'appartenance, celle de la communauté humaine. «J'avais besoin de l'acceptation des autres pour assurer ma sécurité et, à mesure que je me libère de cette dépendance, je réalise que j'ai besoin d'eux pour exploiter plus pleinement les richesses de mon humanité.

Je redécouvre la valeur de la relation à l'autre, non plus comme une contrainte imposée par ma culture pour assurer la cohésion de la vie sociale, mais comme une nécessité intérieure à laquelle je ne peux me dérober.» (p.129)

Se profile un autre type de communication avec l'autre. On ne perçoit plus l'autre dans ses différences par rapport à soi-même. On ne le voit plus comme un étranger ou une menace qui doit rester éloignée pour ne pas réveiller en soi ce qui est différent.

Le fait d'être en contact avec soi permet de percevoir l'autre de manière différente. «Si j'atteins en moi ce centre par où je puis entrer en communion avec lui et percevoir ce qu'il y a d'identique en nous, je deviens accueillant à tout ce que sa présence ranime en moi; il m'apporte ce qui me manque pour me réaliser.» (p.129)

«Si mon identité culturelle cesse d'être un carcan qui me rend imperméable aux valeurs véhiculées par les autres cultures pour devenir une voie d'accès à mon identité personnelle, je deviens plus accueillant à des cultures différentes de la mienne, qui me révèlent des modes d'existences nouveaux susceptibles d'enrichir ma relation avec les autres, avec mon milieu et ma propre image de moi-même.» (p.130)

Il ne s'agit pas de renier sa culture, mais de la dépasser, de s'ouvrir à soi et aux autres. Mais ce travail ne se fait pas seulement intérieurement. L'être est en contact avec le milieu, qui nous transforme et que nous transformons également.

Un nouveau modèle de société

«Je ne peux m'engager dans la voie de ma libération intérieure en restant à l'écart du combat pour la libération de l'homme. À un certain niveau de conscience, ce mensonge social, sur lequel j'ai trop longtemps fermé les yeux, me devient intolérable, et je découvre qu'il y a un lien inéluctable entre faire la vérité en soi et lutter pour la vérité, faire tomber ses propres barrages intérieurs et s'attaquer aux barrages sociaux qui maintiennent des séparations artificielles entre les hommes. Si ma foi en l'homme vient heurter un ordre social qui l'aliène en le mutilant, si elle vient heurter des conditions culturelles et économiques qui entravent l'émergence de ce qu'il y a de plus précieux en lui – son besoin d'exister au sens plein du terme, de créer, de participer, de communiquer-, elle ne peut que déboucher sur un engagement qui vise à promouvoir un nouveau modèle de société.» (p.132) Peut donc alors s'élaborer un nouveau modèle de société, lorsque la remise en question des valeurs se fait.

fICHE 3

les choix politiques en héritage

Texte présenté

Muxel, A., *Des choix politiques en héritage*, 2002.
Dans Dortier, J.-Fr., *Familles : permanence et métamorphoses : histoire, recomposition, parenté, transmission*, Auxerre, France, Editions Sciences Humaines, 2002

Nos orientations politiques prennent leurs racines dans nos familles : celles-ci jouent un rôle essentiel pour les jeunes dans le choix d'un parti politique. C'est ce qu'amène Anne Muxel par son étude réalisée en France.

Idées clés

Le cadre de l'étude

Anne Muxel, sociologue, s'intéresse à la manière dont circulent les opinions et orientations politiques au sein des familles.

Suit-on le mouvement familial pour poser un choix politique ? Ou, au contraire, y-a-t-il rupture entre les orientations ?

L'étude se base sur des individus interrogés lors d'une enquête pré-électorale. Il leur a été demandé de préciser leur positionnement politique, ainsi que celui -supposé- de leur parent. Ainsi, cela donne des indications propres à éclairer sur les phénomènes de rupture ou de continuité des orientations politiques familiales, du point de vue du passage des générations. Cette étude porte sur les élections législatives de 1997.

La chercheuse met en évidence six types de filiation développés ci-après :

Affiliés

- ◆ Filiation à gauche
- ◆ Filiation à droite
- ◆ Filiation apolitique

Désaffiliés

- ◆ Absence de filiation
- ◆ Rupture de filiation
- ◆ Décrochage

Affiliés / désaffiliés

La première manière de classer les réponses données par les interviewés est de les séparer en «affiliés versus désaffiliés» (p.184).

Les affiliés

Ceux qui sont dans la continuité politique par rapport à leur parent, qu'il s'agisse d'un choix ou d'une absence de choix.

Les désaffiliés

Ceux qui sont en discontinuité avec leurs parents. Il peut s'agir alors d'une rupture politique, où le choix de l'enfant est opposé ou différent de celui du parent. Mais le terme «désaffiliés» reflète également les cas où on ne perçoit pas de cohérence entre les choix politiques de l'individu et de sa famille.

Trois types d'«affiliés» :

Filiation à gauche

L'individu se caractérise par un choix à gauche, et il estime que ses parents font de même.

Filiation à droite

L'individu se place, comme ses parents, à droite.

Filiation apolitique

«Refus de se classer soi-même ou ses parents entre la gauche et la droite» (p.184)

Les deux premiers types (filiation à gauche et filiation à droite) montrent que la tradition politique générationnelle est forte. La filiation apolitique met également en avant une homogénéité de l'univers familial. Cependant, la personne se retrouve dans une situation de non-choix. Cela nous montre qu'il est possible d'être «héritier d'une absence de choix, s'y rallier et la reproduire à son tour.» (p.184)

Trois types de «désaffiliés» :

Absence de filiation

«Par non-homogénéité ou par non-connaissance des choix parentaux» (p.184)

Rupture de la filiation

En raison d'un autre choix politique que celui des parents.

Décrochage

«La personne ne se classe ni à gauche ni à droite mais classe ses deux parents de façon homogène à gauche ou à droite» (p.184).

Ces trois types se différencient par la signification et les conséquences politiques. Ceux qui optent pour une rupture se caractérisent par une implication politique autre que les personnes se trouvant en situation de décrochage.

Les constats et résultats de l'étude

La première constatation est que les affiliés sont les plus nombreux. «Près d'un français sur deux (46%) reconnaît s'inscrire dans une continuité politique de gauche ou de droite par rapport à ses parents.» (p.185).

Se rajoutent à cela 20% de personnes inscrites dans une filiation apolitique. Ce que l'auteur appelle les héritiers politiques regroupe donc 66% des français interrogés. 11% des personnes interrogées montrent un changement par rapport au positionnement de leurs parents. Les autres trajectoires sont plus complexes à comprendre.

L'influence du milieu social et culturel

«Une absence de choix entre la gauche et la droite se répétant entre parents et enfants apparaît nettement plus fréquemment dans les milieux populaires et parmi des individus possédant un faible niveau d'instruction.» (p.185). Le faible niveau d'instruction se retrouve également parmi les désaffiliés «par non-homogénéité ou par non-connaissance des choix parentaux.» (p.185). À l'inverse, le niveau d'éducation plus important est présent chez ceux qui optent pour une rupture par rapport au choix des parents. L'impact de la socialisation religieuse joue également : «Plus de la moitié de ceux qui s'inscrivent dans une filiation de droite, se déclarent catholiques pratiquants» (p.186).

L'influence générationnelle

Les plus jeunes personnes interrogées montrent un parcours relativement similaire. Cependant, l'auteur met en avant que ces jeunes sont plus affiliés que leurs aînés (71%). «Dans une conjoncture où les repères identitaires et les clivages idéologiques sont plus flous, le rôle de la filiation semble bien résister.» (p.186)

L'influence de la scolarisation

Le niveau d'étude joue également sur les différences de choix entre les individus. La rupture est associée à un niveau plus élevé d'étude. Ceux qui sont en décrochage «... sont dotés de prédispositions plutôt favorables à l'égard de la politique. En cela leur décrochage relève d'un choix plus actif. [...] leur refus est révélateur d'une insatisfaction et d'une mise en cause sans doute plus directe du système politique.» (p.187)

Le genre

Enfin, des différences entre filles et garçons existent. Les filles seraient davantage présentes à gauche. Elles sont aussi plus nombreuses à être en décrochage ou dans une filiation apolitique.

Comme le conclut l'auteur, «les clivages mis en évidence s'accompagnent d'attitudes et de comportements pour le moins révélateurs de la diversité des façons d'entendre la politique et de s'y exprimer.» (p.188)



fICHE 4

Déracinement et rupture avec la tradition

Texte présenté

Frazier, F., *Bourgeoisie noire*, Chapitre V : Rupture avec la tradition. Paris, Librairie Plon, 1955

Frazier, sociologue, aborde dans son chapitre «Rupture avec la tradition», la problématique vécue par la bourgeoisie noire, après la période de l'esclavage et la guerre de Sécession.

Idées clés

La bourgeoisie noire se retrouve déracinée : elle s'est détachée de la tradition des membres de la haute société, en tentant de se calquer sur le modèle bourgeois, en reprenant ses idéaux et ses règles. Cette catégorie de population rejette la culture populaire «des masses de couleurs». Elle se retrouve alors isolée, face à un vide culturel important.

La disparition du gentleman et du paysan

Deux types de culture existent dans l'histoire sociale des Noirs aux USA (p.102) :

«La tradition de distinction du petit groupe de mulâtres qui assimilèrent la morale et les manières de l'aristocratie esclavagiste»

On retrouve cette culture dans les communautés libres, en Caroline du Sud et en Louisiane. Des familles la promulguaient, en mettant en avant des manières «censées être celles de la femme et de l'homme du monde dans le sud» (p.103). Elles fonctionnaient surtout en circuit fermé, insistant sur «leur» culture. Celle-ci était surtout concentrée sur l'appréciation de la littérature et de la musique classique anglaise.

Après la guerre de Sécession, il n'y eut pas de rapprochement entre les mulâtres libres et les nouvellement affranchis. La classe des mulâtres, libre, et leurs descendants restaient à l'écart et formèrent «un noyau d'une aristocratie peu nombreuse qui entreprit de maintenir le type américain de la vie de famille et de la morale sexuelle conventionnelle.» (p.104). Ils purent maintenir leur ascendant jusqu'à ce que des changements sociaux apparaissent dans la vie de la population noire. La tradition du «gentleman» (se conduire comme tel) cesse d'influencer la communauté de couleur.

«La culture populaire des Noirs qui donnèrent au monde les «Spirituals»

Cette culture représente celle de «la masse de couleur». La culture africaine se mêle à ce qui a été vécu sur le sol américain. Le nouvel environnement influe sur la personne. La première expérience est l'apprentissage de la langue américaine, au détriment des langues africaines. L'impact sur la terre américaine est essentiel. «Les traits qui caractérisent la famille de couleur [...] sont dus aux exigences de leur servitude bien plus qu'aux survivances africaines.» (p.105)

Un élément mis en avant par le sociologue est que la personne noire n'est pas attachée à la terre. Par contre, le lien entre culture populaire et l'Eglise est essentiel. C'est l'Eglise qui permet de donner sens à l'existence, qui forge les normes de conduite morale. Elle est aussi source de contrôle social. Il existait des sociétés d'entraide, souvent liées aux Églises. Les chants populaires religieux, les «Negro Spirituals» naissent au sein de l'Eglise. Ce type de chant «revêtait les espoirs et les aspirations de l'homme de couleur des images et allégories de la Bible» (p.107). Il y a donc la réflexion de la philosophie dans ces chants. «Les migrations et l'urbanisation ont transformé ou dissipé la tradition populaire du Noir, comme d'ailleurs la tradition des familles «bien».» (p.108) Le blues apparaît, reflet de la désillusion et de la nostalgie. Les sociétés d'entraide perdent du sens, car la société se transforme et l'aide est prodiguée par d'autres organisations. Les enfants de la masse rejettent les croyances populaires familiales. La résignation « fait place à la confiance dans l'efficacité de leurs efforts par l'usage du vote et en se joignant à leurs camarades de travail dans les syndicats» (p.108).

Une renaissance manquée

Après la fin des traditions « gentleman » et « paysan » reprises par les deux types de populations, d'autres mouvements se développèrent.

Un mouvement nationaliste

On appelle ce mouvement du nom de son principal leader : Garvey, un Jamaïcain. Il s'installa aux États-Unis pendant la Première Guerre Mondiale. Il tenta de créer une association pour le progrès des Noirs, organisation qu'il avait déjà mise en place aux Antilles. Soutenu par des Noirs antillais, le programme de Garvey insistait sur l'idée que «puisque le Noir ne pourrait jamais obtenir l'égalité et la justice dans un pays habité par les Blancs, la seule solution résidait dans la création d'une nation indépendante en Afrique» (p.109).

Garvey lance également un journal, *The Negro World*. Celui-ci évoque à la fois le mécontentement ambiant et l'idée d'une terre promise future. Garvey « donna une valeur nouvelle à tout ce qui était noir ou nègre » (p.110). Le mouvement s'étendit jusque New-York, Chicago et Détroit. Cependant, l'organisation ne tint pas sans son leader qui se retrouva en prison à Atlanta, pour l'emploi de courriers à buts frauduleux. La bourgeoisie noire montante ne soutint pas le mouvement Garvey, estimant le programme « fantastique ». Par ailleurs, ils se refusaient à s'associer à des personnes pauvres et illettrées.

Une renaissance littéraire et artistique

Ce mouvement fut porté par des intellectuels de la bourgeoisie. Johnson crée le poème « Élevez toutes vos voix et chantez », qui « était en train de devenir un hymne national noir » (p.111), où l'auteur « a revêtu d'une certaine noblesse l'esclavage de l'homme de couleur et sa lutte pour l'émancipation » (p.111).

Éléments importants du mouvement de la renaissance noire :

- ◆ « découverte de l'Afrique comme source d'orgueil racial »
- ◆ « exploitation des héros de couleur et des épisodes héroïques tirés de l'histoire américaine »
- ◆ « propagande de protestation »
- ◆ « traitement des masses noires avec plus de compréhension et moins d'excuses »
- ◆ « révélation plus franche et plus profonde des qualités de la race » (Brown, cité par Frazier p.112).

Si l'on s'attarde sur les créations et productions artistiques de l'époque, « on constate que les intellectuels et les artistes de couleur étaient en train d'acquérir une attitude plus objective à l'égard de leur expérience de la vie américaine et de surmonter leurs sentiments d'infériorité » (p.112). Cela n'eut pas d'effet sur la bourgeoisie de couleur. Celle-ci ne prenait pas en compte la renaissance noire.

L'argent et la mobilité sociale

Sur Harlem était centrée la renaissance noire, alors que Durham (Caroline du Nord) regroupait la bourgeoisie noire dans sa réussite la plus marquante : des personnalités noires avaient créé de nombreuses entreprises florissantes. À la réussite s'ajoutent des habitudes de frugalités. Les idéaux sont bourgeois et prônent la respectabilité, la tenue morale. Durham était alors considérée comme la capitale de la bourgeoisie noire, jusqu'à ce que celle-ci croisse et se développe dans d'autres états. Détroit et Chicago revendiquent alors être le centre de la bourgeoisie noire. Mais les traditions plus anciennes persistaient. Les individus «continuaient à se conformer à la tradition du gentleman qui subsistait encore, et façonnait leur morale et leurs manières. Ils continuaient à se sentir proches des masses noires en dépit du fait que leurs intérêts pussent être opposés à ceux de celle-ci.» (pp.114 -115).

La bourgeoisie noire «a tendu à rompre complètement avec les traditions du Noir. Avec la disparition d'une ségrégation raciale sévère, elle a perdu beaucoup de son sentiment de solidarité à l'égard des masses de couleur.» (p.115).

La rupture est palpable. Certaines familles de la haute société exigent une vie de famille «stable et un comportement sexuel conventionnel» (p.115). Ce n'est pas le cas dans la «nouvelle» bourgeoisie noire, qui juge cela démodé. La nouvelle bourgeoisie se constitue à cette époque d'une population qui n'a jamais véhiculé les valeurs portées par la haute société. L'argent, par ailleurs, devient «la condition indispensable à une réception favorable dans la société» (p.116).

Les revenus les plus importants sont détenus par les acteurs et professionnels du spectacle. Le prestige est lié à la réussite matérielle. Mais la bourgeoisie compte également une partie de sa communauté provenant de la pègre, où l'argent coule à flot. La nouvelle bourgeoisie de couleur met en avant un train de vie important, que tentent d'égaliser les classes moyennes. Pour ce faire, celles-ci se retrouvent à employer les mêmes méthodes que celle de la pègre.

Il y a également une rupture d'un point de vue religieux. La religion n'est plus prise en tant qu'explication au sens de la vie. «L'Église des masses noires et les Organisations Fraternelles sont considérées comme un vulgaire instrument pour le triomphe des intérêts de la bourgeoisie de couleur, tandis que l'Église à laquelle celle-ci appartient est considérée comme faisant partie de l'attirail social de sa classe» (p.117).

Frazier résume son sujet ainsi : «Ayant abandonné son patrimoine social, rejeté par le monde blanc, la bourgeoisie de couleur éprouve un intense sentiment d'infériorité. Elle cherche constamment à se faire accepter de toutes les manières possibles et accorde une grande importance aux symboles du rang social afin de compenser son complexe d'infériorité.» (p. 118)

La mémoire sociale / collective

Texte présenté

Chapitre 3 : Pensée et mémoire sociale. Partie C : mémoire sociale. De Valérie Haas et Denise Jodelet. Dans «Psychologie sociale», 1999, coordinateur J.P. Pétard, Paris : éditions Bréal (collection Grand Amphi)

Les auteures abordent les concepts psychologiques de mémoire sociale, mémoire collective, mémoire individuelle, en se basant sur des auteurs de référence et en proposant des éléments de compréhension de la construction de ces mémoires.

Idées clés

Le premier élément mis en avant est que la définition de la mémoire sociale / collective est particulièrement complexe.

Deux auteurs sont incontournables pour l'ouverture de perspectives sur le sujet de la mémoire sociale/collective : Bartlett et Halbwachs. Bartlett (1932), psychologue anglais, amène la notion de schéma¹ pour l'étude du fonctionnement individuel de la mémoire.

1 Définition du concept schéma : "Ensemble structuré de connaissances abstraites qui représente un domaine particulier d'objets-stimuli, avec ses traits caractéristiques (ou attributs), et les relations entre attributs." (p. 128).

Ce psychologue s'attache également à introduire deux éléments utiles à l'étude de la mémoire sociale :

«La conventionnalisation sociale»

«La détermination sociale de la matière et de la manière de remémoration » (p.128)

La conventionnalisation sociale (Bartlett)

Le terme est défini comme suit :

«Processus par lequel un système culturel donné ou l'un de ses éléments (par ex.: un dessin, un texte, une image, une idée) est transformé, quand il est transféré d'un groupe social à un autre, jusqu'à prendre une forme distincte, stable, acceptée par le groupe récepteur et ajustée aux techniques et aux conventions établies depuis longtemps dans ce groupe.» (p.129)

Illustration

Exemple de la transformation d'un masque oriental. Ce masque, reproduit graphiquement par des anglais, va peu à peu se vider de ses caractéristiques orientales pour adopter des éléments occidentaux. Ainsi, l'individu transforme l'objet pour l'adapter au «schéma» propre à sa culture.

Cette transformation est liée à deux types de facteurs sociaux :

Les tendances persistantes

«Conventions, institutions, valeurs culturelles, normes ou intérêts que régissent les individus du groupe» (p.129)

La proximité physique des membres du groupe

Proximité «qui les amènent à construire des réponses collectives, interactivement, par le biais de la communication» (p.129).

Il existe trois principes fondamentaux propres à la *conventionnalisation sociale* :

L'assimilation sociale

Celle-ci est liée au «processus par lequel les différents aspects ou détails du matériel transmis, sont soit directement adoptés s'ils correspondent déjà à un «patrimoine du groupe», soit en cas contraire élaborés d'une façon spécifique.» (p.129). L'objet est donc classé et mis en lien avec les références du groupe. Certaines spécificités de l'objet vont être mises en avant au détriment d'autres.

La simplification et l'élaboration

Il y a une simplification de l'objet : les éléments qui ne sont pas essentiels sont diminués ou disparaissent. L'objet passe ensuite par une phase d'élaboration, où d'autres détails s'ajoutent, en fonction du groupe de personnes dans lequel cela se passe.

La construction sociale

Ce troisième principe permet à l'objet ou au matériel d'être «assimilé comme nouvel élément culturel, mais il devient aussi un élément constitutif du «schéma social» du groupe au sein duquel il prend une nouvelle forme.» (p.129)

La détermination sociale de la matière et de la manière de remémoration (Bartlett)

La question posée est «comment se remémore-t-on les souvenirs ?». Il s'agit donc de voir comment, socialement, on se rappelle les souvenirs.

Il y a une influence des biais sociaux du groupe. La culture du groupe influe sur le rappel, car les biais qui la constituent «fixent ce que l'individu perçoit dans son environnement et ce qu'il prendra dans sa vie passée pour le connecter à la situation dans laquelle il se trouve» (p.130). Cette influence des biais s'attache à la matière de la mémoire.

Ce que l'auteur appelle la «manière de la mémoire» est en fait «l'expression du souvenir.» «Il s'agit des formes selon lesquelles s'opère la remémoration quand elle se produit en présence d'un auditoire qui exerce un contrôle sur le narrateur.» (p.130). La personne qui se remémore ses souvenirs adapte ceux-ci en fonction de l'auditoire et de ses attentes. Il existe donc une reconstruction des souvenirs, liée à l'influence de facteurs sociaux. Cette idée est également reprise par Halbwachs, le second auteur abordé par Haas et Jodelet. Sociologue, Halbwachs en 1925 amène l'idée que le souvenir individuel a un caractère social.

Le caractère social du souvenir individuel (Halbwachs)

«L'enregistrement et le rappel du souvenir se font sur un étayage social via la communication et le partage d'un même système de représentations ou « courants d'idées». (p.130)».

Il existe des cadres sociaux fournis par la société : le langage, les repères temporels, repères spatiaux. À partir de ces éléments, nous reconstruisons nos souvenirs du passé, en fonction de la situation présente. «Il faut renoncer à l'idée que le passé se conserve tel quel dans les mémoires individuelles, comme s'il en avait été tiré autant d'épreuves distinctes qu'il y a d'individus. Les hommes vivant en société usent de mots dont ils comprennent le sens : c'est la condition de la pensée collective. Or, chaque mot (compris) s'accompagne de souvenirs, et il n'y a pas de souvenirs auxquels nous ne puissions faire correspondre des mots. Nous parlons nos souvenirs avant de les évoquer; c'est le langage et c'est tout le système des conventions sociales qui en sont solidaires, qui nous permettent à chaque instant de reconstruire notre passé.» (p.131)

Les souvenirs sont collectifs (Halbwachs)

La mémoire individuelle est liée à la mémoire collective. Les souvenirs font appel à ceux des autres personnes. Les souvenirs sont collectifs. Les cadres sociaux dont parle le sociologue sont présents également pour la mémoire collective. «Chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire du groupe.» (p.131) La mémoire collective est quant à elle représentative du groupe auquel elle appartient, elle donne une image de ce groupe dans le temps. Mais l'image doit permettre au groupe de se reconnaître dans le souvenir. Le sociologue met en parallèle la pensée sociale et la mémoire. Leur identité «repose sur leurs contenus et leurs «outillages», étant un mixte composé d'images, de concepts, de mots et de significations associé aux mots par des « conventions sociales». (p.132)

La mémoire sociale (Haas et Jodelet)

La mémoire sociale dispose de deux aspects :

- ◆ Les mémoires autobiographiques et collectives
- ◆ Le caractère conflictuel de la mémoire

Mémoire autobiographique et mémoire collective

Il y a un lien entre la mémoire autobiographique (les souvenirs personnels) et la mémoire collective (les souvenirs collectifs). La mémoire collective est considérée comme telle car elle est perçue comme étant partagée. Dans le rappel des souvenirs, on trouve l'impact de «l'implication personnelle et l'investissement affectif». (Brown, Kulik, p.133)

Le concept de transmission générationnelle

Le contexte familial a un effet sur la mémoire : «Les processus de transmission engagent l'identité sociale.» (p.134). Toute identité se constitue dans une histoire des personnes, mais également une « histoire des sociétés». «L'histoire joue un rôle déterminant dans l'étude des personnes et l'on ne peut faire l'économie des empreintes du passé.» (p.134) Il y a un lien «entre identité, appartenance, histoire et idéologie» qui nous oblige à «tenir compte du caractère dynamique de la mémoire» (p.135). Il faut alors analyser ce lien par rapport à trois dynamiques temporelles (p.135) :

Aller du présent vers le passé

C'est-à-dire sur la manière dont les gens se souviennent

Aller du passé vers le présent

Où l'on «s'attache ici à étudier la façon dont le passé fait retour dans le présent, les traces, les réminiscences.»

Etre centré «sur les heurts entre passé et présent»

«On y étudie les conflits et compromis entre tradition et nouveauté, les inerties du passé qui entravent le progrès du présent.»

Le caractère conflictuel de la mémoire

«La mémoire, à travers le temps, permet l'affirmation de l'identité.» (p.135). Mais il n'en est pas de même pour le concept d'espace. «L'affirmation identitaire de plusieurs groupes sur un même espace est parfois source de conflits intergroupes² car ceux-ci peuvent clamer leur opposition sur une même histoire, sur un même territoire.» (p.136)

Par ailleurs, on peut ne pas se reconnaître dans son histoire passée. On peut tenter de l'oublier ou bien la reconstruire, la transformer. En outre, les institutions peuvent tenter de codifier un type de mémoire, pour en faire une mémoire de société : reconstruire l'histoire selon les points de vue, la réécrire.

2 Haas et Jodelet, p. 136, proposent la définition suivante pour le terme «intergroupes» : "se dit de phénomènes psychologiques qui sous-tendent les relations entre individus appartenant à des groupes différents."

La mémoire collective

Haas et Jodelet terminent leur texte sur la perspective de «construction du passé dans le présent» (p.137)

Des psychosociologues anglo-saxons ont travaillé sur la manière dont «la mémoire prend forme dans la conversation, dont elle se construit à travers les pratiques communicatives» (p.138). Dans cette optique, il n'est plus utile de faire la distinction entre mémoire individuelle et mémoire sociale : les activités mémorielles (tel que le souvenir, l'oubli) sont alors «des activités qui sont par nature sociales, parce qu'elles sont inscrites dans et constituées par les pratiques sociales et communicatives de la vie quotidienne et les significations symboliques portées par le monde naturel.» (p.138). La mémoire est donc perçue comme collective parce qu'elle est interactive : «produite par le groupe lui-même» (p.138).

Enfin, les auteures abordent le concept de rumeur, qui peut être employé pour étudier la transmission de la mémoire, via la communication de masse...

Bibliographie



Fiche 1

Molénat, X., Interview de Dominique Pasquier, sociologue. Culture : une crise des transmissions. Les Grands Dossiers des Sciences Humaines n°4, septembre-octobre-novembre 2006.

Fiche 2

Artaud, G., Se connaître soi-même. La crise d'identité de l'adulte. Montréal, les Éditions de l'Homme, 1990.

Fiche 3

Muxel, A., Des choix politiques en héritage, dans Dortier, J.-Fr., Familles : permanence et métamorphoses : histoire, recomposition, parenté, transmission, Auxerre, France, Editions Sciences Humaines, 2002.

Fiche 4

Frazier, F., Bourgeoisie noire. Chapitre V : rupture avec la tradition. Paris, Librairie Plon, 1955.

Fiche 5

Chapitre 3 : Pensée et mémoire sociale. Partie C : mémoire sociale. De Valérie Haas et Denise Jodelet. Dans «Psychologie sociale», coordinateur J.P. Pétard, Paris : éditions Bréal (collection Grand Amphi), 1999.



Bibliographie complémentaire

Baillé, J., «Mirage pédagogique et réalité instrumentale en multimédia interactif». Dans Estrella, A., Ferreira, J., (dir. Publ.). Technologies en éducation : études et recherches. Actes du colloque international de l'AFIRSE. Lisbonne, Editions de l'Université, 2002.

Bayard, J.-Fr., *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard. Coll. L'Espace du politique. Chapitre «La culture : un mot à jeter ?», 1996.

Bourdieu, P., *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

Cadoret, M., *La question de l'identité. Transmission, dette, ritualité*. 1994. Dans «Identité et culture, l'approche analytique de groupe». Connexions, numéro 63, 1994.

Clot, Y., «Le problème des catachrèses en psychologie du travail : un cadre d'analyse», *Le travail humain*, N° 60, 1997.

Dortier, J. - FR., *Familles : permanence et métamorphoses : histoire, recomposition, parenté, transmission*. Auxerre, France, Editions Sciences Humaines, 2002, Entretien avec Martine Segalen, De quoi héritons-nous ?

Hervel, L., *Émancipation et quotidienneté*. Qu'est-ce qu' «avoir lieu» pour l'affirmation de la vie ?, sous la direction de Georges Navet, L'émancipation, Paris, L'Harmattan, 2002.

Haas, V., Jodelet, D., Chapitre 3 : Pensée et mémoire sociale. Dans la partie «documents proposés» : différents exercices : 3C2 : la reconstruction des souvenirs; 3C3 : la mémoire familiale. Dans «Psychologie sociale», coordinateur J.P. Pétard, Paris, éditions Bréal (collection Grand Amphi), 1999.

Neuburger, R., Le mythe familial. Paris : ESF Editeur, 2001.

Tapia, Cl. (sous la direction de), Allaphilippe, D., Camilleri, C., Demailly, A., Drozda-Senkowska, E., Fontaine, R., Karnas, G., - Camilleri, C., chapitre 2 : La psychologie interculturelle, partie «Groupes et individus en situation d'acculturation dans des sociétés occidentales» (p. 108 à 112). Dans «Introduction à la psychologie sociale», Paris : les Editions d'Organisation, collection les Indispensables de la psychosociologie, 1996.



ANNEXE 1

Bobine-Bibliothèque

Créée en 1987, l'asbl La Bobine est un lieu d'échanges, d'action, de réflexion et de formation axé sur le développement harmonieux des familles immigrées. Ancrée à Droixhe depuis 1992, elle a pour mission de favoriser l'émancipation et l'intégration socioprofessionnelle des personnes immigrées. Elle vise aussi à soutenir ces populations fragilisées dans l'éducation de leurs enfants, notamment en luttant préventivement contre le décrochage scolaire. L'asbl mène son travail de développement communautaire dans les quartiers de Droixhe et de Bressoux-bas.

Depuis 1997, l'Esp@ce lecture de Droixhe (Service de la lecture publique de la ville de Liège) constitue un espace de vie et d'échanges pour les habitants du quartier autour du monde de l'écrit, réel ou virtuel. Il vise le développement des pratiques de lecture grâce à des animations, des formations et des événements favorisant à la fois l'accès à la culture pour tous, la participation citoyenne et la démarche partenariale.

Le cheminement en partenariat d'une dizaine d'années entre cette bibliothèque de quartier et ce centre d'alphabétisation a donné lieu à diverses réalisations. Nous en avons retenu l'une d'elles, qui nous a paru apparentée à notre démarche de recherche-action. Il s'agit d'un projet qui peut être regardé à la fois en tant que processus d'écriture de femmes en alphabétisation, et en tant que résultat : un livre collectif intitulé «*Mes souvenirs, mes richesses*» publié en 2010. Ce livre a été écrit par un groupe de 18 femmes immigrées, établies en Belgique dans la banlieue liégeoise (Droixhe et Bressoux-bas). Il raconte les histoires de ces femmes en exil. Au départ de leurs récits de vie, elles sont parties de leurs histoires personnelles pour les «réinventer» et les raconter sous la forme d'une narration collective.

Ces démarches d'écriture et de lecture ouvrent diverses questions et hypothèses qui valent plus largement que pour ce projet et sont partageables avec tous les acteurs socio-culturels, sociaux, éducatifs, psycho-médico-sociaux soucieux d'interroger leurs pratiques.

Voici quelques pistes de questionnement

La narration de soi a-t-elle un impact dans la construction du rapport à soi, aux autres et au monde ? Agit-elle sur la représentation de soi et de son histoire de vie ? Agit-elle sur l'élaboration de l'identité individuelle et de l'identité collective ? De quelles façons ?

Un atelier d'écriture, au départ de récits de vie, peut-il contribuer à apporter des issues possibles aux souffrances psychosociales vécues par les personnes «en marge» d'une société (souffrances liées aux injustices de l'inégalité sociale, économique et culturelle) ? Cet atelier peut-il régénérer la confiance parce qu'il repose sur de la reconnaissance et de la considération ?

Quel rapport à l'autre et quel rapport au monde l'animateur d'atelier d'écriture doit-il élaborer et poser par ses actes d'animation pour que ce dispositif puisse amener vers ces issues ? Faut-il responsabiliser ou materner ?

Quel dispositif l'animateur d'atelier d'écriture doit-il mettre en place s'il veut construire des occasions d'interactions (un rapport à l'autre) qui installent de la reconnaissance réciproque plutôt que du mépris ?

Quels désirs sont à l'œuvre dans ces actes d'écriture ? Désir de laisser des traces ? De transmettre le vécu de l'exil ? De reconnaissance sociale ? De transmettre son histoire à la nouvelle génération ? De se soutenir, d'être solidaires et de cheminer ensemble vers un avenir rêvé ?

* Isabelle Peeters, Sandrine Vandecasteele, Jérôme Latin, Fabien Denoël de l'Esp@ce lecture de Droixhe (Ville de Liège, Lecture Publique) ; Marie-Josée Nkezabera de La Bobine ; Serge Delaive, auteur.



ANNEXE 2

Albalianza

Albalianza est un collectif porté par un trio d'acteurs culturels (un DJ, un ingénieur du son et un photographe, régisseur dans le cinéma)*. Ce collectif rassemble de manière souple une vingtaine de jeunes d'origines socio-culturelles diverses ayant comme point commun leurs goûts musicaux éclectiques et leur désir de les partager lors de soirées ou d'après-midi qui rassemblent des publics tout aussi variés.

Albalianza est un opérateur culturel « alternatif » qui se développe depuis 2009 à Liège dans le terreau d'un quartier de la banlieue liégeoise, Saint Léonard. Il propose des musiques Reggae, Jazz, Soul, Rap, Funk, Break-Beat (musiques dites « noires »),...

Par ailleurs, depuis 2010, cet opérateur émergent met sur pied un spectacle, « Speakeasy », qui allie rap et jazz, réunissant dans les salles des publics qui, d'habitude, ne se fréquentent pas. Et cela, sans intention ou stratégie.

« Les 'speakeasys' étaient ces bars clandestins où se retrouvaient les soiffards et les noceurs, toutes origines sociales confondues, pendant les années de prohibition aux Etats-Unis. C'est dans cet univers sombre et interlope, élégant mais irrévérant, que se déroule une rencontre hautement illicite : celle du jazz le plus pur et du rap le plus moderne. Le jazz-band, constitué par d'anciens membres du groupe 'Zerka' et conduit par le saxophoniste Clément Dechambre, a dans un premier temps réadapté plusieurs instrumentaux présentés par les rappeurs.

C'est à présent une véritable troupe de 17 artistes, dépassant les formations originales. » (Albalianza)

* Gaëtan Lino, Hugo Vandendriessche, Mustapha Mezmizi,
www.facebook.com/Albalianza
www.albalianza.be

Albalianza peut être regardé avec des lunettes psychosociales ou socio-culturelles.

Ainsi le fonctionnement du trio, l'évolution des rapports entre eux et les membres du collectif, la manière dont les rôles et les fonctions s'élaborent, la manière dont ce collectif trace son contour et ouvre ses portes... illustre un mode particulier d'action propre à l'univers des «mouvements» qui ont deux caractéristiques principales : ne pas être institutionnalisés, reconnus, ni subsidiés, et bâtir sans nécessairement en faire un objectif prioritaire un univers de mixité sociale et culturelle : ils décloisonnent ce que les milieux culturels institutionnalisés rangent dans des cases différentes et sans communication entre-elles.

Les musiques qu'ils valorisent, écoutent et diffusent, sont des musiques qui ont des racines «noires» créées sur deux continents étrangers : l'Afrique et l'Amérique. Elles sont chargées d'une histoire sociale et politique connue des membres porteurs d'Albalianza qui ne se sont pas seulement intéressés à en découvrir les sonorités et les rythmes, mais sont aussi soucieux d'en connaître l'histoire ainsi que les implications ou fondements culturels et politiques. Ce collectif éclectique est donc mixte, multi-social, multi-culturel, multi-économique, multi-disciplinaire et véhicule le «métissage» de tout ordre comme une bannière identitaire, voire une valeur fondatrice.

Cette démarche culturelle ouvre plusieurs questions

Est-ce la mixité et le métissage du groupe porteur d'un projet socio-culturel qui permet de concevoir des événements et des spectacles qui attirent des publics mixtes et métissés ?

Quelle est la place laissée à la mixité sociale et culturelle dans le monde ? Est-elle aussi réduite que celles des banlieues d'une ville ? A-t-elle là sa place «naturelle» et pourquoi ? Quel est le sort réservé à la culture des immigrés dans notre société ? En somme, quelle est la place accordée aux sonorités et rythmes des musiques et voix des personnes en marge de la culture dominante ?

Ainsi, dans les dispositifs sociaux, socioculturels, éducatifs et psycho-médico-sociaux, quelle place donne-t-on à la valeur narrative du rap, à son potentiel de construction d'une parole sociale et d'une construction identitaire ? Quel intérêt manifeste-t-on à sa contribution à l'invention démocratique ? Quelles injustices et souffrances y sont révélées ? Quelles conditions faudrait-il mettre en œuvre pour permettre la reconnaissance sociale plutôt que le mépris ou ce qui revient au même : la négligence et l'indifférence ?

Intentions de ce livret

- ◆ Outiller la réflexion sur la dimension sociale et culturelle de la mémoire et de la transmission des histoires individuelles et collectives dans les ateliers d'expression : écriture, slam, théâtre, théâtre-action, vidéo, film d'animation, arts plastiques, musique, arts de la scène, etc. ;
- ◆ Outiller la réflexion sur la dimension politique de la fonction de transmission et de construction de la mémoire collective au sein d'une société, notamment via ces ateliers d'expression ;
- ◆ Outiller la réflexion sur la dimension sociale et culturelle de la transmission intergénérationnelle ;
- ◆ Outiller la réflexion sur les articulations et/ou les ruptures entre les valeurs personnelles et les valeurs culturelles;
- ◆ Ouvrir une réflexion sur les articulations et/ou les ruptures entre l'émancipation individuelle et collective d'une part, et les traditions culturelles d'une collectivité et d'une société, d'autre part.

Publics visés

- ◆ Les travailleurs sociaux, socioculturels, d'éducation permanente et les enseignants
- ◆ Les acteurs «internes» (animateur-trice, formateur-trice, coordinateur-trice, directeur-trice) des structures des secteurs des Maisons de jeunes, des Centres Culturels, de la Lecture Publique...
- ◆ Les acteurs «nomades» qui travaillent avec ces structures : «intervenants artistiques», «artistes intervenant(e)s», «artistes-animateurs(trices)»...
- ◆ Toute personne intéressée par cette thématique

«Transmettre ? Des savoirs, des croyances, des coutumes, des traditions... autant de patrimoines qui permettent de lutter contre l'oubli, de donner des racines et des ailes.

Aujourd'hui, la multiplication des fractures sociales - familiales, générationnelles, culturelles, numériques ou encore économiques - bousculent la verticalité des mécanismes de la transmission des héritages ramenant ainsi à l'avant de la scène la contradiction dialectique singulière du conservatisme et du changement. Que se transmet-on d'une génération à l'autre ? Quels problèmes cela pose-t-il ? Comment passer du statut d'apprenant, de récepteur à celui d'auteur et d'acteur social en réinventant de la culture et des savoirs ? Comment se libérer des aliénations, du conformisme, des habitudes ? Comment, en tant qu'animateur, en tant qu'acteur social agissons-nous pour contribuer ensemble à ce regard critique ? «Notre héritage n'est précédé d'aucun testament» écrivait René Char en 1946. Il est pourtant de notre responsabilité de garder la force de ce patrimoine dont les liens et lieux communs fondent autant notre filiation que notre affiliation à un projet d'humanité.

Ce livret éclaire la ligne de pensée de cinq auteurs à travers une thématique essentielle : les liens entre héritage, transmission, tradition et émancipation. Les quelques textes présentés ont été choisis en résonance aux deux expériences singulières présentées en annexe. Chaque texte est présenté sous forme d'une fiche de lecture, résumant le texte original et la pensée de l'auteur.»

Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

